

FRAGMENT

DES

SOUVENIRS D'UN ALSACIEN

SOLDAT DANS L'ARMÉE DE CONDÉ

(1772-1795)

PAR

L'abbé L. FISCHER.

(Extrait de la *Revue catholique d'Alsace*.)

RIEXHEIM — IMPRIMERIE F. SUTTER & C^{ie}.

—
1893

112

FRAGMENT DES SOUVENIRS

D'UN ALSACIEN

SOLDAT DANS L'ARMÉE DE CONDÉ

(1772—1795).

Après l'accueil favorable fait par les lecteurs de la *Revue aux Mémoires d'un garde-chasse du prince-cardinal Louis de Rohan*¹⁾, nous osons espérer que les *Souvenirs d'un soldat de l'armée de Condé* seront lus avec le même intérêt. A un siècle de distance, nous aimons reporter nos pensées à cette époque de la Révolution, où nos pères furent souvent victimes de leur foi et de leur attachement inviolable au trône et à l'autel. Si les *Mémoires* ont pris de nos jours une place bien marquée dans la littérature contemporaine, c'est qu'ils font ressortir d'une manière plus précise et plus détaillée tels faits politiques ou telles guerres dont nous ne connaissions que l'aspect général. C'est la petite pierre de la mosaïque qui doit produire son effet dans l'ouvrage d'ensemble.

Les modestes pages que nous présentons aux lecteurs ont été écrites par un brave Alsacien en l'an 1834, sur les instances de sa famille. Jean Spilmann, né à Herrlisheim près de Colmar, 1772, était issu de parents chez qui la fortune égalait la probité. Il dut bientôt quitter le foyer paternel pour commencer dès lors, dans ces temps de bouleversement social et politique, une vie agitée et souvent exposée à mille dangers. L'auteur des *Souvenirs* nous raconte le genre de fonctions qu'il exerça dans différents hôtels de Colmar, les conversations révolutionnaires dont il fut le témoin quelquefois impatient, les causes de sa fidélité au principe monarchique envers et contre tous, la mort violente de ses parents incarcérés sur l'ordre du cruel prêtre-apostat Schneider, la part qu'il a prise aux diffé-

¹⁾ Voir Nos juin, juillet et août 1892.

rentes campagnes de l'armée des princes de Condé, quelques anecdotes concernant les républicains sans-culottes pendant la guerre.

L'Alsace, durant les luttes épiques de la Révolution et de l'Empire, donna généreusement une foule de ses enfants pour la défense du territoire français contre l'Europe coalisée. Plusieurs parmi ces nobles guerriers virent leur nom entouré d'une auréole de gloire. Nous ne citerons que les Kellermann, les Kléber, les Rapp. D'autres Alsaciens, moins nombreux, il est vrai, obéissant soit à leurs convictions religieuses ou monarchiques, soit à des sentiments purement humains, combattirent dans les rangs des émigrés. De ce nombre, et il nous dira pourquoi, fut notre brave Spilmann. Il est évident qu'ils ne croyaient pas tourner leurs armes contre leur mère-patrie, mais leur but au contraire était de délivrer la France des tyrans sanguinaires qui promenaient la guillotine à Paris et dans les provinces, massacraient les nobles, les prêtres et les suspects et terrorisaient les campagnes.

L'auteur expose son récit d'une façon charmante, simple, sans l'apparat de la phrase. L'on remarque tout de suite qu'il dépeint sur le vif ce qu'il a vu et entendu.

L. F.

I.

Mes parents étaient de bons bourgeois jouissant d'une parfaite aisance. Ils habitaient Herrlisheim (Haut-Rhin) où ils cultivaient la vigne et vendaient leur crû aux hôteliers de Colmar, de Schlestadt et même de Strasbourg. Outre nos propres vignobles, nous en avions affermé de la famille de Schauenbourg¹⁾ qui demeurait près de là. Les temps étaient durs alors et chaque morceau de pain qu'on possédait en surplus faisait des envieux. La moitié des dénonciations, au commencement de la Révolution, provenait des hostilités entre citoyens. J'ai constaté ce fait de mes propres yeux à la ville comme à la campagne.

Des gens de notre condition ne comprenaient pas beaucoup en matière politique. Nous savions bien que le peuple était opprimé, que les impôts étaient inégaux, que les grands possédaient trop de biens et les petits trop peu. Mais, puisqu'il en avait toujours été ainsi dans le monde, on croyait que cet état de choses devait durer et, sauf quelques têtes chaudes et plus instruites que les autres, personne ne s'occupait d'améliorer le sort de son prochain.

¹⁾ La famille de Schauenbourg habitait le château de Herrlisheim, que François-Joseph du même nom reconstruisit au dernier siècle sur l'emplacement de l'ancien.

Mon instruction personnelle fut nécessairement bornée. J'avais appris à lire et à écrire en allemand, les quatre règles de l'arithmétique et l'histoire sainte abrégée, comme on l'enseignait dans les écoles de village. Bien entendu, je savais mon catéchisme. De la grammaire française et de l'histoire de mon pays je ne connaissais que ce que Monsieur le curé enseignait ¹⁾ à une douzaine d'enfants bourgeois le jeudi après-midi. Il exerçait ces fonctions pour de modestes honoraires que mon père traduisait par quelque tonnelet de bon vin vieux. Le digne curé ne se pressait pas de nous rendre savants et avait l'habitude d'illustrer ses brèves leçons par une foule de petites anecdotes qui nous amusaient beaucoup et certainement plus que le reste.

A l'âge de dix-neuf ans, le village commençait à devenir un peu trop étroit pour ma personne où perçait l'ambition, et je fus placé comme sommelier à l'hôtel du « Rœsslé » et plus tard à la « Montagne noire », à Colmar, dans le but de me former à ce genre d'affaires et pour apprendre à parler la langue française. Je sortais rarement de la maison, quelques heures seulement le dimanche matin, car l'après-midi il y avait toujours une foule de convives. C'était en 1792, et contrairement à ce qui se passait dans mon village natal, on ne parlait que politique à Colmar. A chaque instant, il y avait des élections. Je n'y comprenais pas grand'chose, si ce n'est qu'on voulait abolir la royauté, la religion, les autorités, enfin tout ce qu'on m'avait appris à respecter.

Ceux qui vociféraient le plus, étaient des gens qui buvaient leur chope à crédit, et cela ne me donnait pas une haute idée de leurs principes. Il y avait aussi beaucoup de mauvais sang entre les catholiques et les luthériens, ce qui me chagrînait beaucoup, parce que de pareils dissentiments ne pouvaient que nuire à la religion en général. A entendre les luthériens ²⁾

¹⁾ Ce brave curé s'appelait Hœnner Aloyse. Il était né à Altkirch le 12 mai 1732, devint chanoine régulier à Marbach, en religion P. Valentin, desservit Herrlisheim (faisant alors partie du diocèse de Bâle, avec l'abbé de Marbach comme collateur), avant et après la Révolution et mourut en 1821. Il avait refusé de prêter le serment exigé par la Constitution civile. Son émigration pendant la Révolution n'est pas officiellement constatée.

²⁾ Il y a sans doute quelque exagération dans ces paroles, car nous ne pouvons croire que c'était là l'opinion de tous les protestants de la ville de Colmar.

la révolution ne se faisait que pour eux. Ils allaient se fourrer les pieds dans nos pantoufles et se donner du bon temps. Selon les révolutionnaires, aucune des deux religions ne valait rien, et il fallait démolir toutes les églises le plus tôt possible.

Malgré la conscience de mon peu de savoir et de ma position subordonnée, je me laissais entraîner quelquefois à exprimer mes opinions. J'aurais voulu voir conserver la religion et rétribuer les prêtres convenablement, afin qu'ils n'eussent pas à accaparer les privilèges et les propriétés pour vivre. Cela nuisait à la cause de Dieu et augmentait les charges du peuple.

Je désirais l'égalité des impôts et des droits civils entre toutes les classes de la société, sans déposséder personne et sans effusion de sang; la guerre civile me remplissait d'horreur. J'étais fidèle à la monarchie, parce qu'il me semblait impossible qu'un tas de brailards tels que ceux que j'entendais tous les jours, pût jamais établir un gouvernement juste et durable. Il me semblait aussi que si j'étais roi, il me serait facile de faire le bonheur de mon peuple, et je m'étonnais que cela fût si difficile à ceux qui n'avaient pas autre chose à faire.

En m'exprimant de cette façon, je n'étais évidemment d'accord avec aucun parti. Quand j'étais témoin de leurs récriminations autour de la table, en exagérant tout pour se vilipender mutuellement, j'étais tout disposé à les appréhender au collet et les mettre à la porte.

Un jour, c'était un dimanche de l'été 1793, on sonnait toutes les cloches et on tirait le canon pour célébrer, je crois, l'adoption de la Constitution. Tout le monde était sur pieds : citoyens, soldats, tous les fonctionnaires publics. On promenait la statue de la Liberté dans la rue, et on arrachait ou démolissait tout ce qui pouvait rappeler la royauté, on chantait des chants sans les comprendre et enfin l'on planta un arbre de la Liberté sur la grande place ¹⁾

¹⁾ Le Champ-de-Mars actuel. — Cet arbre avait quatorze pieds de haut. Il était de la base au sommet peint en rouge, bleu et blanc. Au milieu il y avait deux petits drapeaux en croix, plus un grand cercle, dans lequel se trouvait un tableau portant cette inscription : *Liberté, égalité devant la République française!* Près de cent jeunes filles, toutes habillées de blanc, se trouvaient dans le cortège. Les quatre compagnies de la garde nationale, un détachement de la cavalerie de la garnison et la compagnie d'artillerie avec ses deux pièces de canon en faisaient partie. Autour du dernier arbre, on dansa jusqu'à la nuit, tant l'enthousiasme était grand; de là, on se rendit à la tribu des tisserands, où l'on dansa pendant deux nuits consécutives. Voir Ch. Voltz : *Souvenirs historiques du vieux Colmar.*

J'entendis tant de sottises et d'absurdités ce jour-là que la moutarde me monta au nez, et je flanquai un soufflet à un râpé qui m'avait appelé calotin, parce que je lui avais refusé crédit. Comme je devais m'y attendre, je fus arrêté et mis sous les verrous. Lorsque j'invoquai la protection de mon patron pour sortir de ce mauvais pas, celui-ci ne put que me délivrer un certificat de garçon honnête, fidèle à ses devoirs et ordinairement inoffensif. Chacun avait de la peine à sauver sa propre peau, car nous approchions de la Terreur. Chacun mentait et faisait de faux serments pour écarter les soupçons de soi-même et les rejeter sur son voisin. Après trois semaines de prison, j'appris du geôlier qu'on guillotinaient déjà ceux qui insultaient les patriotes et prenaient parti pour les nobles ou les prêtres. Le moment était critique pour un homme dans ma position. Le manque d'exercice corporel et la mauvaise nourriture m'avaient abîmé l'estomac et je fus pris d'accès de vomissements et de fièvre. Mon patron fit alors un effort suprême pour me tirer de cette pénible situation, et réussit dans ses démarches sous garantie qu'à ma guérison je ne sortirais pas de la ville de Colmar sans la permission du procureur de la République. Après un mois, je fus assez convalescent pour reprendre ma besogne à l'hôtel, et je m'attendais à être reconduit en prison. Un beau matin, je regardai par ma mansarde, lorsque j'entendis des coups de canon à coups redoublés. C'étaient Neuf-Brisach et Vieux-Brisach qui se bombardaient en guise de déjeuner, car la guerre durait déjà depuis quelque temps. Impossible de décrire l'effet produit sur moi. J'étais comme animé d'une nouvelle vie. Jamais je n'avais entendu une aussi belle musique matinale. Je désirais ardemment être de la partie, et dès ce moment je n'eus plus de repos.

Quand l'on descendit les cloches ¹⁾ des tours des églises pour en fondre des canons ou des gros sous, j'avais déjà beaucoup de peine à contenir ma fureur; et quand, après l'exécution

¹⁾ En 1793, le 6 octobre, on commença à enlever les cloches dans la cathédrale. On n'y laissa provisoirement que la *Zwölferglocke* et la *Rathglocke*, de sept cloches qui s'y trouvaient. — La plus grande ne put être brisée dans la tour; on résolut de la descendre et de la jeter sur la place. Cela ne se fit pas sans la casser en plusieurs morceaux. Lundi, le 7 octobre, on continua ce manège. On enleva dans l'église protestante la petite cloche qui avait été fondue en 1670. On transporta ces cloches avec beaucoup d'autres, par eau, à Strasbourg pour les fondre et en faire des canons. Voir Ch. Foltz, *Souvenirs historiques du vieux Colmar*.

de la reine (16 octobre 1793), j'entendis les lâches calomnies et les cruelles atrocités qu'on répandait sur le compte de cette infortunée fille de Marie-Thérèse afin de se laver de ce crime infâme, mon sang bouillit dans toutes mes veines et j'étais prêt à tout faire pour la venger. Je priai donc mon maître de s'informer de mon affaire au tribunal, afin que je pusse subir ma peine, s'il y avait lieu, attendu que j'étais décidé à quitter Colmar. Quand je lui eus affirmé sur mon honneur que telle était mon intention, il m'avoua que vu le départ du plaignant (du râpé) pour l'armée, et sous la garantie qu'il n'y aurait pas de récidive de ma part, mon jugement avait été rayé du dossier. Mon patron m'avoua qu'il avait caché cet heureux dénouement de peur que je ne me laissasse entraîner à quelque nouvelle imprudence. Il tenait beaucoup à mes services et m'eût gardé volontiers s'il avait été absolument certain que je me tiendrais tranquille à l'avenir. Mais avec le tempérament que je me connaissais, je ne pouvais promettre cette condition, et d'autre part, je ne voulais plus exposer mon excellent maître, qui m'avait témoigné tant d'amitié. Il fut donc convenu entre nous deux que je resterais chez lui jusqu'à Noël pour qu'il eût le temps de trouver un remplaçant, et qu'alors je quitterais la ville sans autre délai.

A la fin de novembre 1793 je fus envoyé à Türckheim pour y acheter une charge de vin nouveau. Je l'avais choisi moi-même, dégusté chaque barrique, et sous le rapport du prix comme de la qualité, j'avais obtenu le tout à un meilleur marché que mon patron ne l'avait espéré. J'étais heureux de pouvoir lui donner cette preuve de zèle en reconnaissance de toutes ses bontés et m'attendais à le revoir rayonnant de plaisir à mon retour. Grande fut ma surprise de le trouver au contraire triste et embarrassé. Les larmes semblaient le suffoquer. Bien sûr, il lui était arrivé quelque malheur. J'étais loin de songer qu'il pût me frapper. Quand j'eus rendu compte de ma mission à mon maître, il m'exhorta d'abord à rester calme et à rassembler tout mon courage, car j'allais apprendre de mauvaises nouvelles. En même temps il me conduisit dans une petite salle en me répétant : « Prends courage, Jean, tu n'es pas sans amis. » Arrivé là, j'y trouvai mon parrain et mon jeune frère d'Herrlisheim arrivés depuis midi. Ils m'apprirent en versant de grosses larmes que trois jours auparavant mes parents avaient été arrêtés sur les ordres du fameux

bourreau de l'Alsace, l'ex-capucin Schneider ¹⁾ et amenés dans la prison de Colmar. Au faubourg de la ville j'avais déjà appris que la veille on avait conduit plusieurs charriots pleins de prisonniers à Belfort ou à Besançon, et en y songeant maintenant, je manquai de me trouver mal. Néanmoins nous sortîmes tous ensemble pour nous informer aux portes des prisons, au collège ²⁾ surtout, où l'on avait entassé le plus grand nombre de malheureux. On ne put ou on ne sut nous dire ce qu'étaient devenus mes parents, mais il était certain qu'ils ne se trouvaient plus à Colmar.

De retour à l'hôtel mon maître, qui avait pris des renseignements de son côté, nous apprit que nos parents étaient probablement sur la route de Belfort depuis la veille. Ils avaient été arrêtés, disait-il, pour avoir caché un prêtre, et insulté des patriotes et commis tous les autres délits qu'on imputait alors à ceux qu'on voulait envoyer à l'échafaud. Leur dénonciateur était le fils illégitime de la femme de notre ennemi mortel à Herrlisheim, un mauvais garnement, traître, méchant et cruel dès son enfance. Avant l'âge de quinze ans, il avait déjà été puni pour avoir crevé les yeux aux poules des voisins, insulté des petites filles qui revenaient de l'école et commis d'autres méfaits semblables. A cette époque-là, je lui avais déjà deux ou trois fois tanné la peau, et il m'en avait gardé rancune. On l'appelait dans le village « Wüestli » ou « Henker-Wüestli », nom qui le dépeignait exactement au physique comme au moral. Une heure après, j'avais fait mes adieux à mon

¹⁾ L'histoire de ce monstre humain est connue en Alsace. Nos pères nous ont appris à exéquer le nom d'Euloge Schneider, devenu la terreur de nos braves populations. Il suffira de dire qu'il est né le 20 octobre 1756 à Wipfelt dans le diocèse de Würzbourg. Devenu religieux franciscain à Bamberg, il se distingua par son esprit innovateur et opposé à celui qui aurait dû l'animer. Quand éclata la Révolution, il arriva à Strasbourg, où il devint vicaire épiscopal de l'évêque constitutionnel, un des principaux membres de la Commune, enfin accusateur public près du tribunal criminel. Cf. Heitz : *Notes sur la vie et les écrits d'E. Schneider* (Strasbourg, 1862) et les historiens d'Alsace.

²⁾ Déjà le dimanche 20 octobre 1793, toutes les personnes suspectes ou dont les parents faisaient partie des émigrés furent enfermées au collège et à Saint-Jean. C'est sans doute le 5 décembre 1793 que furent incarcérés les parents du malheureux Spilmann, car en ce jour, jeudi, plus de cent personnes des deux sexes, parmi lesquelles se trouvait le superintendant Titôt, à cause de son langage suspect, eurent à subir un douloureux internement au collège. Ils furent tous conduits à Langres sur des voitures découvertes. Cf. Ch. Foltz, op. cit.

excellent maître, qui ne savait plus que me conseiller, car il sentait bien que dorénavant j'agirais à ma tête.

Il faisait une nuit très noire quand nous marchâmes sur la route d'Herrlisheim. Que pouvais-je faire maintenant pour mes pauvres parents ? Où les trouver ? Comment les sauver ? Que deviendraient mon frère et ma jeune sœur ? Me permettrait-on au moins de m'occuper d'eux ? Car les liens de la nature même étaient maintenant un crime et la guillotine fonctionnait en permanence. Que pouvais-je espérer pour mes parents, pour moi-même, lorsque tant d'autres têtes beaucoup plus nobles tombaient tous les jours ?

Si j'avais rencontré Wuestli chez lui cette nuit-là, Dieu sait le mal que j'aurais pu lui faire, mais il avait pris la fuite, disait-on, pour aller témoigner au procès contre mes parents. Je partis donc pour rechercher sa piste, malgré tous les obstacles et au risque d'être guillotiné.

Je mis la selle sur le meilleur de nos deux chevaux et pris la route de Belfort en longeant la montagne des Vosges. C'était le chemin le plus court et le moins dangereux. A Cernay j'appris que les chariots de nos prisonniers avaient passé par l'endroit, la veille au matin. J'arrivai à Belfort à dix heures du soir. Mais impossible d'y pénétrer, les portes étaient fermées. Le lendemain matin, j'y entrai à pieds et chez une ancienne connaissance de mes parents, j'appris bientôt que le convoi de Colmar était reparti pour Langres et que ma mère et deux autres malades étaient retenus à l'hôpital de la ville. Les sentiments d'humanité n'avaient pas disparu complètement dans le cœur des geôliers de Belfort, et sur mes supplications réitérées, ils me permirent de voir ma mère, et moyennant paiement de ma nourriture, de rester auprès d'elle pour la soigner. Mis en sa présence, elle put encore me reconnaître, et j'eus l'extrême bonheur de recevoir ses dernières caresses, sa dernière bénédiction. Le lendemain déjà, elle avait des accès de délire et comme elle était déjà très souffrante lors de son arrestation, elle n'eut pas la force de résister au choc trop rude qui l'accablait. Elle avait reçu les derniers sacrements d'un prêtre assermenté, sans connaître la différence. Les restes de ma mère furent inhumés assez décemment au cimetière de la ville, sans aucuns frais pour moi. Je pris soin de noter l'emplacement de la tombe, qui est marquée, depuis ma rentrée en France, d'une croix en fer.

A présent, il me restait à continuer mon chemin pour rejoindre mon malheureux père, mais cela me fut représenté comme très périlleux, sinon impossible. D'ailleurs, le convoi des prisonniers parmi lesquels se trouvait mon père, avait une avance de six jours sur moi. A cause de ces différentes raisons, je repris le chemin de Herrlisheim, la mort dans l'âme, résigné à tout, mais aussi prêt à tout.

Voyant que je ne pouvais atteindre mon village, ce jour-là, je fis un petit détour et allai passer la nuit à Soultzmatt, chez un cousin germain de ma mère. Lui aussi avait été dénoncé à ce brigand de Schneider et ne se sentait nullement à son aise. Il fut convenu cependant que, s'il ne lui arrivait aucun malheur et dans le cas où je serais obligé de quitter le pays, il prendrait ma jeune sœur auprès de lui et aiderait mon frère à gérer nos biens, si toutefois on nous laissait quelque chose à gérer. Mon père n'avait rien vendu depuis ces temps de tourmente révolutionnaire, car il ne voulait pas accepter d'assignats. Un petit sac plein d'écus de six livres se trouvait en lieu sûr.

Mon retour à Herrlisheim causa une surprise générale, car on me croyait devenu victime de ma témérité ou passé en pays étranger. Wuestli n'était pas encore de retour. Deux jours après mon arrivée, le maire me fit venir pour m'annoncer l'exécution de mon père à Langres, comme tout le monde s'y attendait.

Nous voilà donc orphelins ! Nos excellents parents innocents comme l'enfant nouveau-né, livrés à la mort comme des malfaiteurs, et leur dénonciateur parjure glorifié comme un patriote ! Quand j'appris le même soir que Wuestli avait fait son apparition au village, ma fureur n'eut plus de freins, et je m'élançai dans la rue en m'écriant à plein gosier que j'allais l'étrangler sur la place. Je le cherchai chez lui et partout où il avait l'habitude de flâner, mais en vain. Il savait le sort qui l'attendait et s'était esquivé à Colmar pour chercher des armes et une garde de sûreté, non seulement pour lui-même, mais encore pour d'autres patriotes qui, prétendait-il, étaient menacés de mon ressentiment.

Il était évident qu'un être aussi dangereux que moi n'avait plus aucune chance de vie à Herrlisheim, et sur le conseil d'un ami de la famille, un digne vieillard qui prévoyait les suites fâcheuses qui résulteraient pour moi, je pris immédiatement mes dispositions pour le départ, en me confiant sur les

conventions passées avec mon parent de Soultzmatt. C'était pour le moment le meilleur parti à prendre, quitte à trouver plus tard une revanche.

Le lendemain j'étais en route pour l'Allemagne. A cause de l'état de guerre, il ne me fut possible de passer le Rhin qu'à Bâle, et de là je traversai le pays de Bade jusqu'à Fribourg. Il y avait là des émigrés français de la plus haute noblesse, qui s'intéressèrent à moi, dans le but de me faire entrer à l'armée des princes de Condé, qui se recrutait alors dans le Brisgau. Mais je refusai, parce que pareil engagement m'aurait éloigné de mon bien natal où j'espérais retourner à la première occasion favorable, pour régler mon compte avec ce scélérat de Wuestli. Je n'étais éloigné qu'à huit lieues de mon endroit natal, et j'eus bientôt connaissance des moyens dont se servaient les émigrés pour communiquer avec leur pays.

En attendant, il fallait travailler pour vivre, et à cet effet, je m'engageai chez un distillateur de marc de raisins, de cerises et autres fruits, tout près de Fribourg. J'étais assez versé dans cette branche que mes parents avaient pratiqué jadis, et mes gages me permirent de passer en ville deux soirées par semaine pour prendre des leçons d'escrime et de tir chez un émigré qui vivait de cette profession. Je faisais dans la science des armes des progrès beaucoup plus rapides que dans la grammaire française chez notre excellent curé de village, et après quatre mois je ne craignais personne sur le terrain, pas même mon professeur. J'étais maintenant dans mon véritable élément et il me tardait de faire mes preuves.

Le printemps venu, mon patron n'avait plus de travail dans la distillerie et me proposa de tailler les vignes de son beau-frère. Dans l'espoir de trouver bientôt une occasion d'exécuter mon projet favori, je ne m'engageai que pour quatre semaines à la fois. Je recevais de temps en temps des nouvelles de ma famille. En somme, elles étaient satisfaisantes.

Chez un émigré alsacien très sympathique, j'avais occasion de lire les journaux et de me rendre compte des évènements publics. A cette époque, en juin 1794, les gens intelligents présentaient déjà que la Terreur ne pourrait pas durer, et l'Alsace où les excès révolutionnaires avaient dégoûté tous les hommes bien pensants sans distinction de parti, espérait des temps meilleurs. On m'écrivait d'Herrlisheim de ne pas trop m'éloigner. En même temps on m'apprenait que Wuestli, ne pouvant plus

braver l'opinion publique, était allé à Strasbourg pour s'enrôler. Je l'avais toujours cru trop lâche pour devenir soldat, mais maintenant qu'il avait pris ce parti, il ne me restait qu'à suivre son exemple sous le drapeau opposé au sien. L'espoir de le rencontrer un jour sur le champ de bataille entraînait pour une large part dans ma résolution. Je croyais à la fatalité.

Avant de tourner le dos au Rhin, je voulais jeter un dernier coup d'œil sur le beau pays que j'allais quitter, peut-être à jamais. C'était le dimanche de la Fête-Dieu. Par un temps clair et superbe, je fis l'ascension de la tour de la cathédrale de Fribourg, d'où la vue s'étend sur toute la vallée du Rhin jusqu'au sommet des Vosges. Neuf-Brisach, qui semblait tout près de moi, m'intéressait peu, mais plus loin, malgré la distance à l'horizon de brume, je distinguai parfaitement Colmar, Rouffach et Ribeauvillé. En comptant les petites taches blanchâtres à gauche de Colmar, j'arrivai à celle qui, d'après ma connaissance géographique du pays, devait représenter Herrlisheim, d'où ceux qui n'étaient les plus sacrés sur la terre avaient disparu cruellement. Un peu plus loin en arrière s'élevaient doucement toutes ces collines couvertes de vignes que je connaissais si bien, et un peu plus haut, sur des côtes à la couleur bleue foncée, à droite et à gauche, tous ces beaux vieux châteaux qui semblaient placés là pour décorer le paysage. « Quel magnifique pays tout de même, me disais-je, et quelles bonnes gens après tout ! et pourquoi ne pourrait-on pas y vivre heureux et en paix ? » Toutes ces réflexions m'attendrirent si fort à la hauteur où je me trouvais, que je faillis perdre l'équilibre et tomber du haut de la tour.

J'en descendis avec mille pensées sombres, et aussitôt le revers de cette belle image reparut devant mes yeux dans son horrible réalité. Je songeai au sort affreux, injuste qui avait frappé mes parents, aux derniers moments de ma pauvre mère à l'hôpital et à ceux de mon excellent père sur l'échafaud. Plus que jamais je sentis l'impossibilité de vivre content au village ou ailleurs, sans les avoir vengés. Cet archi-scélérat de Schneider ¹⁾ avait à son tour passé sous le couteau comme il le méritait, mais son confrère Wuestli respirait encore l'air

¹⁾ Fut attaché au pilori à Strasbourg, pendant quatre heures, le 14 décembre 1793 et guillotiné à Paris le 1^{er} avril 1794.

du bon Dieu, et entre nous deux c'était maintenant une guerre sans trêve ni merci.

Quand je remis les pieds sur le pavé, je n'avais plus rien à décider. Tout s'enchaînait rapidement dans ma tête. J'étais à peine attablé dans une auberge pour me rafraîchir, quand je vis entrer deux jeunes gens de mon âge que j'avais souvent entrevus à la « Montagne noire » à Colmar. Ils appartenaient à de bonnes familles bourgeoises bien connues et se trouvaient compromis dans une grave accusation portée contre un de leurs amis. Ils s'étaient enfuis ici pour s'engager dans l'armée des princes. C'était pour nous tous le meilleur parti à prendre.

Le lendemain, lundi soir, nous fûmes enrôlés tous les trois, mais séparés par le choix de notre arme respective. Mes compagnons optèrent pour l'infanterie, tandis que je choisis la cavalerie, puisque je connaissais déjà le cheval et que l'on me fit espérer d'y trouver beaucoup de compatriotes alsaciens. Cependant, la majeure partie de mon escadron de dragons était composée de Français de l'intérieur. Tous les grades jusqu'au dernier étaient occupés par des nobles. Parmi les simples cavaliers, beaucoup n'étaient guère plus avancés que moi dans le métier des armes. Je remarquai de suite que je ne pourrais jamais obtenir de l'avancement sans me distinguer par des actes de valeur extraordinaire, et à entendre tous ces nobles chevaliers autour de moi, chacun se proposait d'en faire exactement de même.

Si j'avais pensé alors que je dusse écrire les souvenirs de mon exil, j'aurais pu tenir un journal en règle, ou du moins noter les dates et localités qui sont maintenant confuses dans ma mémoire. Mes connaissances géographiques comme le reste de mon instruction se bornaient au stricte nécessaire. Il suffira de dire que notre escadron était à toutes les rencontres de l'armée de Condé avec les armées républicaines, tant que nous étions attachés à l'armée autrichienne. Cependant notre carrière n'était pas bien brillante. A Heidelberg seulement nous réussîmes enfin à effrayer une partie de la fameuse armée de Sambre-et-Meuse, à tel point qu'elle dut repasser le Rhin passablement maltraitée. En cette occasion, dans un mauvais quart-d'heure qui faillit me coûter la vie, me trouvant cerné d'ennemis auxquels j'eus beaucoup de peine à échapper, je vis

à quelques pas de moi le général Jourdan ¹⁾ et son état-major et les entendis jurer et tempêter comme des diables.

Après cette campagne, je me trouvai constamment à l'avant-garde, commandé par le jeune et infortuné duc d'Enghien et depuis ce temps les services du commun des cavaliers furent un peu mieux appréciés. Auparavant, les hommes de ma condition avaient beau exposer leur vie, les nobles seuls étaient nommés à l'ordre du jour.

II.

Quand les occupations militaires le permettaient, on s'amusaient très bien selon les lieux et les circonstances. Les cabarets ne manquaient pas dans les moindres villages d'Allemagne, et comme c'était bien naturel, les Alsaciens y allaient par petites bandes à part et ils se retrouvaient autour de la même table. Là, chacun racontait son histoire, les motifs qui l'avaient déterminé à quitter son pays et prendre les armes contre la République. L'idée de servir contre notre patrie, comme l'on disait en France, nous était complètement étrangère. Nous nous battions pour délivrer notre pays des sacrilèges, des régicides, des guillotineurs et des sans-culottes qui insultaient, emprisonnaient et exécutaient les honnêtes gens qui ne partageaient pas leurs opinions.

Le roi, la reine, les princes et les princesses nous inquiétaient beaucoup moins que les gens de notre classe qui étaient mis à mort innocemment comme mes pauvres parents. Nous savions que la population de l'Alsace possédait un fond de bonté trop grande pour approuver de pareilles horreurs et nous recevrait comme des libérateurs, si nous parvenions à faire notre entrée dans le pays. Nous avions très peu de nouvelles de la Lorraine et des provinces avoisinantes, et celles qu'on apprenait étaient mauvaises. L'Alsace, au point de vue de la moralité publique, avait beaucoup souffert du séjour des Français. Les fonctionnaires de langue française ou « Welches »

¹⁾ Maréchal et pair de France, né à Limoges le 29 avril 1762, s'engagea à seize ans dans un régiment d'infanterie, mourut le 23 novembre 1833 comme gouverneur des Invalides.

comme on les appelait, et leurs femmes en toilette de ville choquante à l'œil (schlampig) avaient toutes sortes de défauts et de vices. Outre qu'ils manquaient souvent de moralité, certains fonctionnaires étaient obstinés, contrariants, nous traitaient de manants avec beaucoup de fierté et nous appelaient des têtes carrées ¹⁾. Les mêmes habitudes se trouvaient jusqu'à un certain point dans l'armée de Condé, où un Alsacien avait toujours double corvée et obtenait, malgré ses bons services, la moitié des éloges qu'on prodiguait à un Français. Cette situation d'esprit a bien changé depuis ce temps aux pénibles souvenirs. Les Alsaciens ²⁾ ont fourni leur part de gloire à la France et ont montré sur les champs de bataille de l'Europe leur bravoure et leur héroïsme.

Dans mon escadron, il y avait plusieurs camarades qui avaient fait la campagne de France avec nos princes dans l'armée prussienne, battue par Dumouriez et obligée de repasser la frontière. Ces camarades racontaient des choses à peine croyables du dévergondage et de l'impiété des soldats républicains. Ceux-ci profanaient les églises, appelaient le bon Dieu un « vieux dégomme », un ci-devant Dieu, insultaient les femmes sans défense et dénonçaient comme traîtres et suspects tous ceux qui possédaient quelque bien, afin de les piller impunément. Mais le bon Dieu, tout dégomme qu'il était dans la République française, châtiât parfois les impies :

« Un jour, racontait un de nos camarades, à une bataille ³⁾ dans les Ardennes, un fantassin républicain, un vrai Parisien, s'était abrité avec quelques autres soldats derrière une petite chapelle pour tirer sur nous. Sans doute, il ne trouva pas cette action assez sans-culotte et sauta sur l'autel dans l'intérieur de la chapelle. Là il commit le sacrilège le plus indécent imaginable, quand un boulet de douze pénétra par la fenêtre et lui abîma la partie qui avait servi à commettre cette infâmie. Quelques instants après nous emportâmes la position,

¹⁾ L'Alsacien a toujours eu peu de sympathie pour des fonctionnaires immigrés ; il entend se gouverner lui-même.

²⁾ Comme le dit très bien l'auteur des *Souvenirs*, l'Alsace a donné à la France de grands exemples de patriotisme guerrier, mais qui contrastaient singulièrement avec les mœurs et l'accent allemands de ces généraux et officiers dont la liste serait trop longue à faire et serait en tout cas glorieuse pour notre pays.

³⁾ Sans doute la bataille de Valmy, 20 septembre 1792, gagnée par Dumouriez et le brave Kellermann, qui fut nommé plus tard duc de Valmy.

et nous le vîmes se tordre au pied de l'autel dans une agonie tellement horrible qu'il nous demanda en grâce de lui brûler la cervelle. Mais avant qu'on ne put se décider à lui rendre ce service, nous fûmes repoussés à notre tour, et le malheureux retomba entre les mains de ses camarades républicains qui purent s'édifier de cette punition exemplaire. »

Quelquefois les sans-culottes se repentaient de leurs forfaits quand ils en avaient le temps. Une fois, j'escortais un petit convoi de provisions dans la vallée du Necker et il fallut nous arrêter dans une grande métairie pour y passer la nuit. Les gens de la maison étaient fort complaisants et même affectueux, mais il me semblait qu'ils nous cachaient un secret. En fouillant la maison, je trouvai dans une chambre près du grenier de la maison un pauvre soldat républicain blessé, pâle comme un linceuil, et évidemment prêt à partir pour le pays où, au dire des gueux de Robespierre, les hommes et les bêtes sont sur un pied de parfaite égalité. Une vieille femme allemande, assise près du lit du moribond, s'apprêtait à lui administrer une cuillerée de jus de pruneaux. Ce pauvre jeune homme avait les yeux et les cheveux noirs, le front intelligent, les mains blanches et bien formées. En apercevant mon uniforme, il ramassa ses dernières forces pour exprimer sa joie. Il avait été blessé à notre dernière rencontre, laissé comme mort sur le terrain et transporté ici par de charitables paysans. Le corps était percé de part en part d'un coup de bayonnette qui avait traversé les poumons. Le médecin du voisinage ne trouvait plus aucun remède pour le disputer à la mort. Le malheureux ne pouvait se faire comprendre des gens de la maison, qui de plus étaient protestants. Il était né dans les environs de Grenoble de parents catholiques. Malgré son état de faiblesse il insista (comme si le récit devait soulager sa conscience), pour me raconter tous les excès, tous les sacrilèges qu'il avait commis depuis 1792, année où il s'était enrôlé comme volontaire. En Alsace et en Lorraine surtout, il avait eu l'habitude d'insulter les femmes à leurs prières, de cracher sur les crucifix quand il ne les jetait pas au feu. Il ne croyait plus alors ni au ciel ni à l'enfer, ni à aucune idée religieuse. Depuis quinze jours qu'il attendait la mort ici, loin de sa famille et de sa patrie, sa conscience le torturait encore plus que sa blessure. C'était affreux de mourir ainsi sans la moindre consolation religieuse. Il désirait ardemment entendre

une prière catholique comme sa mère lui en avait enseignée dans son enfance. Il mourrait, disait-il, plus content. Un de mes camarades, un bon et simple Breton, avait un petit paroissien de poche. Je l'appelai immédiatement en lui faisant signe de monter, et nous récitâmes au pauvre pénitent l'article de foi, l'acte de contrition, et sur sa propre demande, les prières des agonisants. Nous l'aidâmes à faire un signe de croix, et il demanda pardon à Dieu et aux hommes du mal qu'il avait fait, du scandale qu'il avait donné. Puis montrant son uniforme de sergent pendu à un clou, il nous pria d'envoyer à ses parents son portefeuille, après y avoir noté lui-même la date, le lieu et les circonstances de sa mort, car il se sentait mourir. Nous étions arrivés à temps. Une heure après, le pauvre garçon perdit l'usage de la voix et tomba dans un état de torpeur dont il ne se réveilla qu'à moitié vers une heure du matin. Sa tête fit alors un léger mouvement comme pour se relever, mais retomba aussitôt sur l'oreiller avec un profond et long soupir qui fut le dernier. Il fut décidé que nous ne partirions pas sans avoir rendu les derniers devoirs à notre compatriote qui n'était plus notre ennemi. Un permis de sépulture fut obtenu de l'autorité compétente du village voisin à un quart de lieue de la métairie. Avec des planches de sapin fournies par le propriétaire de la maison, nous confectionnâmes un cercueil très présentable, qui fut même orné de quelques fleurs. Au lever du soleil, sur le cimetière de la paroisse, une salve d'honneur sur la tombe du soldat républicain, annonça que la lugubre cérémonie était terminée ¹⁾.

Des incidents de ce genre ne manquaient jamais de m'attendrir, mais rien ne put fléchir ma détermination envers le meurtrier de mes parents. Pour lui il n'y avait aucun pardon sur la terre !

Du reste, chacun dans nos rangs était affecté comme moi quand il s'agissait d'enterrer des républicains morts ou ramener des prisonniers ou des blessés. Autant on leur en voulait les armes à la main, autant on compatissait avec eux quand ils étaient sans défense et se comportaient décemment. Cepen-

¹⁾ Il est bien regrettable que le charitable Samaritain qui nous transmet cet épisode ait oublié de nous indiquer le nom du village, du combat où fut blessé le sergent républicain, et surtout le nom et l'endroit natal de ce dernier.

dant beaucoup d'entre eux eussent préféré tomber entre les mains des Allemands, à supposer les mêmes traitements chez eux, car ils semblaient comme nous honteux de quelque chose sans oser se l'avouer mutuellement.

III.

Notre jeune général, le duc d'Enghien, nous avait donné les ordres les plus formels quant aux égards dus aux prisonniers et aux blessés, et il veillait soigneusement à leur exécution. On ne pouvait pousser plus loin l'humanité en temps de guerre. C'était un noble jeune homme, toujours à son poste, en face du danger. Sa discipline était sévère, mais juste, et aucun subordonné n'eût osé y contrevenir. Les troupes placées sous ses ordres n'étaient pas nombreuses, et il se donnait beaucoup de peine pour en connaître le personnel, les mérites et les capacités militaires de chaque compagnie, voire même des simples soldats. Il se serait bien gardé, bien entendu, d'exprimer des préférences marquées, mais les Alsaciens savaient bien ce que le général pensait d'eux, car nous étions toujours chargés d'entreprises qui exigeaient le plus d'énergie et le plus de jugement en même temps. Au feu, il avait autant que possible l'œil sur tous ses hommes. Il me semble encore entendre sa voix pendant les combats d'avant-garde. Elle n'était pas forte, mais claire et vibrante, avec un accent archi-français de bonne société. Son voisinage nous encourageait beaucoup, car entre lui et nous, il se trouvait souvent des officiers dont les talents militaires n'égalaien pas toujours la bonne volonté. Le père et le grand-père du jeune prince étaient beaucoup moins connus personnellement et par conséquent moins populaires. Tous les trois princes passaient pour être fiers, d'un caractère altier et même obstiné, mais leur courage et leur honneur restaient intacts, ce qui fit oublier leur orgueil de famille ¹⁾.

Au contraire de ce qui se passait à l'armée républicaine, nous ne savions que peu de nouvelles de la politique des

¹⁾ Cette courte, mais excellente esquisse du duc d'Enghien concorde presque en tous points avec les descriptions faites par les historiens. Cet infortuné prince, fusillé (1804) à la force de l'âge dans le fossé de Vincennes, méritait un sort meilleur.

nations et du mouvement des armées que l'Europe coalisée avait mises sur pied contre la France révolutionnaire. Notre service était devenu un métier de routine, et pour beaucoup d'entre nous un simple gagne-pain. Nous faisons des marches, puis des contre-marches sans savoir où ni pourquoi. Le capitaine Roesch ¹⁾, des chasseurs nobles, nous favorisait seul quelquefois de renseignements, de nouvelles. Souvent il était détaché en service secret de l'armée, et alors il déployait un sang-froid et une finesse d'esprit remarquables. Je crois ici devoir raconter une aventure où nous avons figuré ensemble. C'était dans le pays de Bade sur la frontière du Wurtemberg. Un jour, trente hommes, sous les ordres d'un lieutenant lorrain, furent choisis pour faire une reconnaissance dans une direction qui nous intriguait beaucoup. Le capitaine Roesch nous accompagnait en mission spéciale.

Nous marchions avec précaution, après avoir pris des informations à droite et à gauche.

Roesch jugea nécessaire de pousser jusqu'à un certain village avant de tourner bride. C'était un dimanche et l'on fêtait la Kermesse dans cet endroit. A une petite distance de là — le clocher n'était pas encore en vue — nous rencontrâmes

¹⁾ François-Antoine Roesch naquit à Guémar (Haut-Rhin) le 13 janvier 1775 de parents aisés. Il émigra en 1791 par suite des persécutions injustement subies par sa famille au commencement de la Révolution et à cause de son attachement à la monarchie. A l'âge de seize ans, il fit ses débuts dans la légion d'infanterie de Mirabeau et se distingua de bonne heure par son audace et sa bravoure. L'état de service du brave capitaine se trouve consigné dans le certificat suivant que nous prenons la liberté de publier afin de donner en même temps au lecteur un spécimen de la littérature militaire au corps de Condé :

« Nous, Louis Joseph de Bourbon, prince de Condé, prince du sang,
 « pair et grand-Maître de France, duc de Guise, etc., Colonel-Général de
 « l'infanterie Française et Etrangère, Chevalier des ordres de France et
 « de l'ordre de saint André de Russie, Grand-Prieur de l'ordre Hospitalier
 « de Saint-Jean de Jérusalem, de Malthe au Grand Prieuré de Russie, et
 « Commandant en Chef, par les ordres du Roi, une division de la Noblesse
 « et de l'armée Française,

« Certifions, que M. François Antoine Roesch, de la Province d'Alsace,
 « émigré le 16 octobre 1791, a fait les campagnes de 1792, 1793, 1794
 « et 1795 comme volontaire dans la légion de Mirabeau, celles de 1796
 « et 1797 jusqu'au départ pour la Wolhynie, dans la compagnie N^o 13
 « des chasseurs nobles, qu'ayant rejoint le 3 octobre 1799, il a servi
 « depuis ce temps. »

Roesch devint bientôt commandant dans la compagnie N^o 13 des chasseurs nobles, rentra en France en 1806 et mourut à Kientzheim (Haute-Alsace) en 1854.

dans un chemin creux une demi-douzaine de jeunes gens des deux sexes qui avaient l'air tout penauds. Ils nous apprirent que la danse à l'auberge avait été interrompue par un peloton de hussards républicains qui avaient fait déguerpir les danseurs et faisaient sauter les villageoises avec un entrain remarquable. Au dire de cette jeunesse, le camp français était encore à cinq lieues du village. Après avoir pris les renseignements topographiques les plus précis, le lieutenant très audacieux crut devoir prendre la responsabilité de faire une petite surprise à l'ennemi en goguette. Par un détour derrière les vergers et le long d'un grand mur, nous arrivâmes sans être aperçus derrière la grange de l'auberge, transformée en salle de danse. Dix hommes restèrent là pour garder nos chevaux tandis que les autres, le pistolet au poing, tournèrent la grange par une petite ruelle de six pieds de large. L'ennemi avait pris si peu de précautions que nous fîmes seulement un bond dans la grange pour nous emparer sans coup férir d'une vingtaine de hussards. Ils croyaient sans doute avoir affaire à une douzaine d'escadrons, le petit vin du pays avait aussi contribué à les désorienter. En même temps, le capitaine Roesch ajusta les musiciens des deux mains et leur commanda en bon allemand de continuer à jouer leurs instruments comme si rien ne s'était passé, pendant que je procédais avec quelques hommes à l'inspection du bâtiment principal. Dans la grande salle de l'auberge nous surprîmes cinq officiers et sous-officiers en train de faire bombance avec un nombre égal de villageoises toutes effarouchées, qui ne représentaient probablement pas la fleur du pays. Le premier mouvement du commandant ennemi fut de tirer sur nous un coup de pistolet qui perça le casque de mon voisin, mais il déchargea le second par la fenêtre de la main gauche, quand j'eus empoigné la droite avec la sommation d'usage. Les pistolets étaient là sans doute pour intimider les gens de la maison, car on ne s'attendait nullement à une attaque. Nous voilà donc en possession de vingt-six prisonniers, autant de chevaux, selles et armes, sans compter les lettres et autres papiers que le capitaine Roesch mit dans sa poche : tout cela sans avoir versé une goutte de sang.

Après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour amener au camp, sans accident, tout ce butin, la troupe se mit en marche par un clair de lune superbe. Jamais promenade ne fut plus amusante.

Nos prisonniers étaient tous des troupiers d'élite, blanchis sous le harnais, malins comme des singes et gais comme des pinsons. Grâce au vin du pays, ils riaient cordialement de leur mésaventure et se déclaraient enchantés de faire notre connaissance. Voyant que nous étions depuis longtemps éloignés de la France, presque sans nouvelles, ils se mirent à nous raconter avec une verve et une imagination merveilleuses tout ce qui s'était passé dans notre pays. Quand ils eurent achevé leurs récits, ils chantèrent des airs patriotiques, puis d'autres qui l'étaient moins.

On sonnait le réveil à notre camp lorsque nous y fîmes notre entrée triomphale, après une absence de vingt-quatre heures. La bonne humeur de nos prisonniers ne se démentit pas un instant, et à les entendre et à les voir, on eût dit que c'étaient eux les généreux vainqueurs qui voulaient bien nous reconduire chez nous. Jamais on n'avait vu pareil spectacle au camp et la gaieté de nos ennemis devint contagieuse. Ils furent l'objet d'une véritable ovation et pendant la journée un millier de Condéens au moins leur firent visite. Ils régalaient leurs compatriotes de tabac, de vin et autres choses agréables pour leur faire chanter la *Marseillaise*, le *Chant du départ* et faire danser la *Carmagnole*. Je considérais cette conduite comme étant démoralisante. — Singulière coïncidence : il se trouva que le commandant prisonnier était le cousin de l'un de nos gentilshommes. Ils portaient le même nom. Le premier avait d'abord été à l'armée des princes sous les ordres du duc de Brunswick en 1792, puis après la défaite du duc il avait changé de drapeau. Le cousin républicain eût volontiers serré la main de son parent, qui regardait cette fraternisation comme incompatible avec ses principes. Ils n'échangeaient pas un mot. Des étrangers d'opinions différentes pouvaient s'embrasser sans rougir dans de pareilles circonstances, mais deux proches parents du même nom, du même sang, ne pouvaient rien se pardonner. C'est là un des effets des guerres civiles.

Par des raisons qu'on ne jugea pas prudent d'afficher, notre coup de filet avait une certaine importance ; il me valut bientôt de l'avancement ¹⁾. Je n'étais pas assez versé dans les

¹⁾ L'auteur oublie de nous indiquer le genre d'avancement qu'il obtint à la suite de son fameux exploit. Sa modestie est peut-être un peu trop grande.

paperasses pour remplir toutes les fonctions d'un grade plus élevé, mais j'étais exercé dans l'art militaire et mon avancement ne fit point de jaloux.

La variété des langues et des dialectes dans l'armée de Condé facilitait beaucoup l'espionnage de la part des ennemis, et à l'avant-garde surtout, nous étions constamment exposés à ce danger. A chaque instant, il y avait des fausses alertes, des rumeurs de trahison dans nos rangs, ce qui causait beaucoup de mauvaise humeur. Vers l'époque où nous commencions à évacuer la Bavière, aux environs du Chiem-See, le pays montagneux se prêtait particulièrement aux surprises, et l'on ne pouvait se mouvoir qu'avec des précautions infinies. On était donc plus méfiant que jamais, et cependant il arrivait parfois d'être trompé ou surpris par des espions.

Un jour, je fus commandé avec quelques hommes pour accompagner un jeune officier d'état-major, porteur de dépêches de notre avant-garde au quartier général à une distance de trois lieues. Ce gentilhomme était on ne peut plus brave, mais un peu étourdi pour une pareille mission. Pendant que nous attendions au quartier général la réponse, je fus accosté dans la rue par un père capucin, à l'air vénérable et dévot. Il me demanda la permission de voyager avec nous jusqu'aux avant-postes, d'où il partirait le lendemain pour Munich. Je lui fis observer qu'il ne pourrait tenir le pas avec nous, mais il me répondit un peu plaisamment qu'il montait parfaitement à cheval. Cela m'étonna si fort que j'allai le voir se placer en selle. On ne pouvait le faire plus maladroitement que cet homme de Dieu. Quand il fut enfin huché sur son siège, je lui mis les pieds dans les étriers et arrangeai charitablement sa robe autour de ses jambes pour les garantir du froid. Ses vieilles bottes éculées ne me causèrent aucune surprise, car ce n'était pas un temps à voyager en sandales. A mi-chemin il y avait un petit village avec une bonne auberge, et il fut décidé qu'on fourragerait les chevaux. L'ennemi était loin de nous, et les chevaux furent mis à l'écurie. Le jeune lieutenant portait ses dépêches dans la poche de son manteau qu'il plia sur le dos d'une chaise et se mit à table. Le père capucin avait pris place derrière lui et se chauffait les pieds au poêle, en feuilletant son petit bréviaire. Quand, au bout d'un quart d'heure on lui offrit un second verre de vin, il répondit en se levant et de l'air le plus obséquieux : « Merci bien, Messieurs, excusez-

« moi un petit moment, je reviens à l'instant. » Il posa son petit paquet avec le bréviaire sur sa chaise et disparut lentement par la porte. On ne songeait plus à lui et quand les dernières bouteilles furent vidées, on se prépara à partir. Le jeune lieutenant poussa tout-à-coup un cri de surprise en trouvant la poche de son manteau vide. Il se déboutonnait comme un frénétique. Peut-être s'était-il trompé de poche ? On chercha dans tous les coins, mais de papier pas une trace ! On cherchait encore quand le garçon d'écurie se précipita dans la salle pour annoncer que le cheval du lieutenant s'était échappé, il ne pouvait s'expliquer comment. « Et le capucin, m'écriai-je alors, où est-il ? » Personne ne l'avait vu. Le tour était joué. Les conséquences nous faisaient trembler. De grosses gouttes nous venaient au front, mais on ne prit pas le temps de les essuyer.

En un clin d'œil nous étions en selle, et sur la trace du saint homme ventre à terre. La piste était heureusement facile à trouver dans la boue qui commençait à geler. Pourvu que nous le rattrapions avant la tombée de la nuit, car dans l'obscurité il était sauvé. Le cheval du lieutenant, monté maintenant par le capucin, était une belle bête hongroise, qui ne demandait pas mieux que de prendre le mors au dent. La tâche était donc rude. Il est vrai que mon alezan enjambait quelques pouces de plus et connaissait son cavalier. Après une demi-lieue le chemin fourchait. La droite conduisait à nos avant-postes. Le moine avait pris la gauche. Mes camarades me suivaient de près et nos chevaux prenaient goût à la chasse. Le soleil allait se coucher derrière une grande montagne au pied de laquelle s'allongeait un village entouré d'épais vergers.

Comme dans tous les pays où le terrain est accidenté, la route était tortueuse et l'on ne pouvait voir bien loin devant soi. Mais la piste était là et nos chevaux la suivaient comme des chiens courants. Tout à coup, dans un dernier rayon de soleil, à trois cents pas devant nous, se dessina la silhouette d'un cavalier au moins aussi pressé que nous. Mais ce n'était pas notre capucin du moins il avait changé d'enveloppe. Encore quelques coups d'éperon et nous pûmes distinguer sa robe qu'il avait mis en travers de la selle et dont les extrémités battaient comme des ailes à chaque saut. Nous étions encore à cent pas de distance et il allait tourner dans la première ruelle du village et disparaître dans les vergers. Nous tirâmes quelques coups de pistolet en l'air pour l'intimider, mais il

allait toujours du même train. Une grande montagne jetait déjà son ombre sur le village. Dans quelques minutes tout était perdu. Enfin, nous voilà dans la ruelle et la victoire était à nous ! A cinquante pas du coude le cheval volé du lieutenant se débattait à terre, et nous tombâmes sur le père capucin au moment où il cherchait à dépêtrer ses grands pieds des étriers où ils s'étaient enfourchés. Le révérend père n'avait pas compté sur ce petit accident, sans lequel nous étions probablement perdus. En pareille circonstance on ne perd pas son temps à parlementer, d'autant moins que personne ne trouve son avantage à dire la vérité. Le lieutenant se précipita sur un vieux portefeuille qui renfermait sa dépêche et d'autres papiers. Ces notes prises par le capucin prouvaient qu'il n'avait pas perdu son temps pendant les trois ou quatre jours occupés à vendre des allumettes à notre camp et à celui des Impériaux derrière nous. Débarrassé de sa barbe postiche, il fut reconnu pour un enfant d'Israël, même avant qu'il n'eût avoué qu'il s'appelait Moïse Dreyfuss et avait vu le jour à Lunéville. C'était le même Mauschel Dreyfuss qui a des parents à Dürmenach ¹⁾ et vient à toutes les foires d'Altkirch pour le commerce de chevaux. Depuis sa mésaventure son nez et son menton se sont rapprochés davantage. Il ne manque jamais de venir me voir quand il est ici ²⁾ et m'appelle toujours son meilleur ami.

Le cheval du lieutenant n'avait que trébuché contre une pierre et quand il se fut relevé, il se secoua avec un véritable plaisir comme s'il eût voulu nous dire qu'il ne lui manquait rien. Le camarade qui suivait sur le coursier du faux capucin nous avait rejoint sur ces entrefaites. La petite troupe avec l'espion israélite se mit en route vers les avant-postes éloignés d'une lieue seulement par un chemin de traverse. A notre arrivée, il fallut bien rapporter fidèlement tout ce qui était arrivé et notre gentilhomme fut vertement tancé pour avoir confié sa dépêche à la poche de son manteau. Quant à Mauschel Dreyfuss, il sut se rendre si utile et si agréable au quartier général qu'on ne toucha pas un cheveu de sa tête. Huit jours

¹⁾ Dürmenach est un gros village de la Haute-Alsace, situé sur l'Ill près de Ferrette. La population israélite s'y trouve en majorité.

²⁾ C'est-à-dire à Altkirch, où en 1834, le brave et intéressant narrateur commença à rédiger ses *Souvenirs*.

après il fut même simplement échangé comme prisonnier, après avoir donné sa parole d'honneur qu'il ne nous jouerait plus de tours pareils. Il m'a assuré depuis avoir fidèlement gardé sa promesse, d'autant plus qu'il s'était tout simplement attendu à être fusillé.

Ici prennent fin les *Souvenirs* de Spilmann — et il faut le dire — avec un profond regret pour le lecteur. Pourquoi l'auteur s'arrête-t-il si brusquement? La mort l'aura-t-il surpris avant qu'il ait pu terminer son récit? Qu'est devenu Henker-Wuestli, le lâche dénonciateur de ses malheureux parents? Les pages que nous publions laissent deviner l'intérêt palpitant des autres que nous ne connaissons pas.

